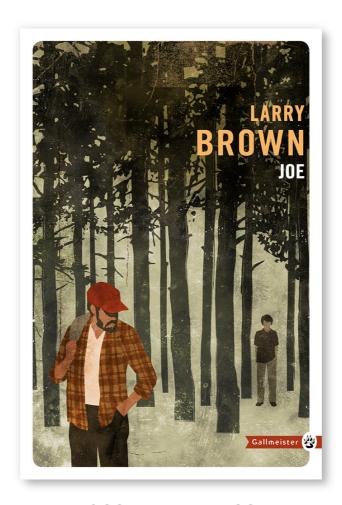




# Joe Larry Brown



## **DOSSIER DE PRESSE**

**CONTACT ET INFORMATION** 

Éditions Gallmeister / 13, rue de Nesle / 75006 Paris Tél. : 01 45 44 61 33 / info@gallmeister.fr Gallmeister



# TOP POCHES

Larry Brown (1951-2004) connaissait par cœur les forêts du Mississippi, les coins sauvages près du fleuve, les petites villes où l'on se bat pour une bière fraîche et quelques jours de travail en plus. Ses romans noirs demeurent parmi les plus beaux de la littérature américaine, tant il évoque une humanité perdue, des hommes qui n'en finissent pas d'expier leurs fautes, des salauds majuscules.

Joe (adapté au cinéma au printemps dernier et interprété par Nicolas Cage) reprend un des thèmes favoris de l'écrivain: la rédemption.
Joe, alcoolique, coureur de femmes mais solitaire, se prend d'affection pour Gary, un adolescent maltraité par son père. Joe commence par trouver un boulot à Gary. Il s'agit de passer ses journées à empoisonner des arbres pour qu'ils soient abattus plus facilement. Travail épuisant, pays étouffant, voici un grand roman du Sud plein de brutalité et d'émotion sans pleurnicherie. — Christine Ferniot 111 Joe, de Larry Brown, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Lili Sztajn | Ed. Gallmeister, coll. Totem | 336 p., 10 €.

# LE MATRICULE DES ANGES

### **JOE** DE LARRY BROWN

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Lili Sztajn Gallmeister, « Totem », 336 pages, 10 €

a littérature américaine dite « White trash » regorge de grands noms et de romans coup de poing qui ne laissent jamais indifférents. Soit donc des univers narratifs qui mettent en scène la pauvreté blanche, assimilée à une sorte de déchet - des hommes et femmes qui survivent, dans les marges des États-Unis, le Sud principalement - depuis Erskine Caldwell, en passant par Harry Crews, Daniel Woodrell et jusqu'à Russell Banks. Décédé en 2004, Larry Brown fait partie de ces auteurs incontournables qui se sont attachés à ces personnages bourrus, au bord de la rupture, tous plus ou moins alcooliques, naviguant dans des Pick-up rafistolés, une glacière pleine de bières à portée de main. Joe Ransom, la cinquantaine, en est un bel exemple. Divorcé, il vit seul, avec son chien, dans une vieille baraque dans le nord du Mississippi. Il a fait un peu de taule, comme tout le monde ou presque, et exploite des journaliers, noirs pour l'essentiel, qu'il récupère pour les emmener sur leur lieu de travail. Il croise le chemin d'un gamin, Gary, qui croit avoir 15 ans mais n'en est pas sûr. Ce dernier appartient à une famille de vagabonds, un père malsain et violent, une mère à moitié dingue, des sœurs qui n'ont connu, comme lui, que la route, la faim, et un horizon définitivement bouché. Le tableau n'est pas reluisant, on n'est pourtant pas dans les années 30 mais bien dans l'Amérique d'aujourd'hui, celle où un blanc qui vit dans la crasse et la misère est considéré comme une « raclure » sociale... Joe le paumé va bizarrement prendre Gary sous son aile, endosser le rôle d'une sorte de père de substitution. Mais, comme dans Père et fils (autre livre de Brown qu'on espère voir reparaître bientôt), cette paternité n'est pas réfléchie, elle se crée, existe avec force et, dans le même temps, avec une forme de lassitude, de sincérité et de dureté mêlées, inhérentes à la cruauté du monde dans lequel ces hommes évoluent. Secouant le lecteur, le touchant quand il faut, lisez, relisez Larry Brown, du pur joyaux de roman noir.

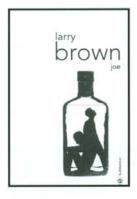
Lionel Destremau

Gallmeister Presse



À l'heure où les parutions se succèdent avec frénésie et où les nouveautés se bousculent sur les tables des libraires, certains éditeurs ont la bonne idée d'exhumer des joyaux épuisés. Réédités, et parfois même retraduits, ces romans entament une nouvelle vie.

Par Hervé Delouche et Gwenaëlle Denoyers



# Larry Brown Joe (1991)

Gallmeister (336 pages, 10 euros)
Traduit (révisé) de l'américain par Lili Sztajn
[1re édition : Gallimard, « La Noire », 1991].

Voici un livre, qui à part quelques détails auxquels on ne prête que peu d'attention, pourrait tout aussi bien se dérouler il y a soixante ans que de nos jours : une seule chose est sûre, on est dans le Mississippi. Une chaleur d'été, où ne passe pas le moindre souffle d'air. Ça poisse, ça colle, et donc ça picole sec.

Joe Ransom est un petit entrepreneur du coin, à la tête d'une équipe de journaliers qui bossent pour l'industrie papetière : ils empoisonnent les vieux arbres, pour replanter des pins bons pour le bois d'abattage – un boulot peu sympathique que l'auteur a pratiqué. Comme tout le monde par là-bas, Joe boit trop, ce qui lui a coûté un mariage. Il semble être à l'aise avec sa vie, ne la gagne pas trop mal, arrive encore parfois à mettre une jeune fille dans son lit, entre deux parties de poker ou de dés. Mais il a le sang chaud - qui ne l'a pas par ici ? -, il a fait de la prison il y a quelques années (« ils l'avaient pris une fois, et il s'était juré qu'ils ne l'auraient plus jamais »), ses cauchemars sont « faits de coups de feu, de queues de billard brandies et balancées en pleine figure ». Dans son GMC déglingué, il y a des bières dans la glacière et un flingue dans la boîte à gants : on peut toujours croiser d'éventuels ennemis...

Gary Jones a 15 ans, mais « fait plus petit que son âge ». Il arrive tout juste du Texas, en famille. Pas une famille de rêve, mais des crève-la-faim abîmés : une mère anéantie, une sœur, Fay (qu'on retrouvera dans un roman éponyme), en révolte, une cadette qui ne parle plus. Et Wade, le père, terrible et pathétique, qui, toujours ivre, par à-coups « s'effondre lentement, comme tombe un arbre pourrissant » - un père dont il faudra s'éloigner, pour pouvoir exister. Gary seul veille sur la cellule familiale, un vrai carcan. Il a son rêve : une voiture. Gagnant jusqu'ici la pitance collective en faisant les poubelles, il commence

Gallmeister Presse

#### Extrait, pages 286-288:

« Il reprit la route, jeta sa bouteille de bière dans un fossé, en sortit une autre et fuma une cigarette. Il n'était pas retourné depuis long temps dans l'endroit où ils avaient vécu, mais il y avait une époque où on pouvait traquer et abattre sept compagnies de cailles, il y avait bien longtemps, quand il avait de bons chiens, quand les gosses étaient petits, avant que les ennuis ne commencent. Il y avait des samedis après-midi où il faisait monter les deux chiens dans le coffre, prenait son fusil automatique, arpentait les champs dans la bise hivernale, ne faisait plus qu'un avec les chiens, l'œil rivé au canon, les oiseaux explosant du couvert à tired'aile comme une charge de dynamite, la poussée d'adrénaline, le choc des coups de feu, les volatiles tombant d'un coup, ailes repliées, les chiens qui déjà se précipitaient vers eux. [...]

Il songea au père du garçon, qui lui prenait son argent, un triste connard, celui-là.

Il fit demi-tour devant une église, revint sur la route et coupa la radio. Wade continuait à marcher quand il ralentit près de lui et s'arrêta. La portière s'ouvrit immédiatement, il monta, posant ses pieds de part et d'autre de la glacière, y plongea la main sans hésiter et prit une bière.

- Servez-vous.
- Bon Dieu, je croyais bien que personne allait s'arrêter.
- J'ai essayé un peu plus tôt mais vous êtes passé devant moi comme de rien. Vous faites quoi, à marcher comme ça ?
- Ben, j'étais en train de voler, mais y a mes bras qu'ont commencé à fatiguer. Putain, cette bière fraîche est rudement bonne. Pouvez me ramener chez moi ?
- Je sais pas. Je sais pas si je peux monter jusqu'en haut.

- Bah, ouais, vous pouvez monter. Willie et les autres m'ont ramené l'autre nuit.
- -Willie?
- Ouais. Willie et Flo. Ben, ces connards se sont soûlé la gueule, là-haut, à Memphis. Sont allés làbas, et ils avaient un paquet de fric, ils ont traîné avec ces stripteaseuses et sont allés dans un hôtel à West Memphis, Willie a dit que la sienne, elle arrêtait pas de lui frotter la bite et tout, alors il s'est dit, bordel, je vais baiser cette salope, elle est allée dans la salle de bains faire un truc et il est tombé raide en regardant la télé, quand il s'est secoué, elle était en train de se tirer, ben, il a sauté du lit et lui a couru après, elle était tout habillée. Evidemment, elle lui a flanqué un coup de pied aux couilles, ça a pas fait un pli, alors il lui a attrapé la jambe avant qu'elle sorte et elle lui a balancé encore des coups de latte, et lui qu'était là à beugler espèce de salope, alors elle lui a cogné la tête avec son sac à main et elle l'a comme qui dirait étendu raide encore une fois, alors il lui a attrapé son putain de froc et il a tiré dessus et il a dit qu'elle avait traversé le parking en petite culotte et aussi qu'elle avait un beau cul. Bon, y avait une autre salope dedans, il disait qu'elle baisait et suçait tout ce qui bougeait, et elle était dans le cirage sur le lit. Alors il a dit que celle qui avait son fric, elle essavait de monter dans une voiture là-dehors pour se tirer, et il avait les couilles en morçeaux alors il est sorti le cul à l'air, elle était en train d'essayer de découper la toile d'une décapotable avec une lime à ongles, il l'envoie au tapis aussi sec d'un coup de poing et il prend son sac à main. Ces putains de flics rappliquent et y en a un qui lui colle son flingue dans l'oreille en disant j'adorerais te voir souffler là-dedans, et ces enculés l'embarquent et ça lui coûte deux mille quatre cents dollars et il s'est même pas fait sucer. »

à travailler pour Joe, et se noue une relation qui va croissante entre l'adolescent qui n'a pas perdu toute espérance et l'homme désabusé mais qui n'a pas abdiqué une certaine dignité. Joe, c'est un récit où l'on roule beaucoup, où les pick-up pissent et chient de la route, longeant des mobile home minables, des baraques en papier goudron et des décharges à ciel ouvert. Où la forêt, la nature, vivante, exubérante et magnifique, dangereuse aussi, accompagne les personnages à chaque pas : on y a toujours peur de marcher sur un serpent. Où l'alcool est omniprésent (« - T'en veux encore un coup ? - Au point où

on en est, dit-il. Je crois bien que ça n'a pas d'importance à quelle heure du jour on boit, non? »). On y est toujours entre deux bières, à la recherche d'une autre canette. Pas pour faire genre ; comme l'écrivait Manchette, « c'est parce que c'est dur qu'on boit tellement de coups dans les polars ». L'histoire se construit sous nos yeux, elle se dessine à petites touches au fil du roman et, faisant resurgir des fantômes enfouis dans la mémoire de la ville, elle prend au final toute son ampleur. Les vies de Gary et Joe s'y racontent en parallèle, jusqu'à s'effleurer, pour finalement sceller leur destin à toutes deux. Et la tragédie

rôde, on la sent s'insinuer au fil des pages, sans pour autant savoir quelle forme elle prendra.

Disparu trop tôt, à 53 ans, en 2004, mais reconnu par la critique comme une voix particulièrement forte de la littérature américaine, Larry Brown a laissé quelques romans (et des nouvelles), dont cette pépite noire. Bière Bud ou Busch, bourbon et Coca... buvons à la santé de *Joe* et de cette réédition plus que bienvenue.

Adapté du roman, le film *Joe*, réalisé par David Gordon Green, avec Nicolas Cage et Tye Sheridan dans les rôles principaux, sera sur les écrans à partir du 30 avril. Gallmeister Presse





# LARRY BROWN

Certains titres claquent comme une balle de fusil. C'est le cas de Joe, petit bijou de Larry Brown, paru outre-Atlantique en 1991, aujourd'hui réédité en poche à l'occasion de son adaptation cinématographique, à l'affiche fin avril. C'est l'occasion brown de redécouvrir cet écrivain du Mississipi emblématique du « Rough south », ce courant littéraire du sud des États-Unis entre réalisme sombre et lyrisme. Joe Ransom, quadragénaire alcoolique, tente tant bien que mal de maîtriser ses démons.

Alors qu'il est à la tête d'une équipe chargée de déboiser une forêt, cet homme voit son chemin croiser celui d'un adolescent, Gary, qu'il va placer sous son aile. Une forme de rédemption pour l'aîné ? Entre roman noir, tragédie et récit de transmission, Brown saisit magnifiquement les liens bruts entre les individus cassés, tiraillés dans un décor hostile.

B.L. > JOE > TRADUIT DE L'AMÉRICAIN PAR LILI SZTAJN > GALLMEISTER - TOTEM > 336 PAGES > 10 €



# LARRY BROWN

JOE

éritier de Faulkner, Cormac McCarthy et Harry Crews, Larry Brown fait partie de ces auteurs qui ont mis en scène les laissés-pour-compte du système américain, les ratés, tarés, ivrognes et autres raclures blanches qui ne connaissent que la violence comme mode d'expression. Pourtant, sa plume est aussi pleine de lyrisme et de tendresse, comme le prouve son roman Joe, publié en 1991 et bénéficiant aujourd'hui d'une nouvelle traduction française chez Gallmeister. Ce portrait croisé de trois marginaux qui survivent dans un Mississippi rural où les seuls loisirs se résument à aller voir les filles, faire des paris, boire, prendre des coups ou en donner, a aussi été porté à l'écran par le sudiste David Gordon Green (L'autre Rive, Prince of Texas) sur un scénario de Gary Hawkins (auteur du documentaire The rough South of Larry Brown). Deux connaisseurs pour une adaptation que l'on pourra voir sur les écrans français à partir du 30 avril.





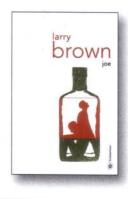




Un naturalisme sans fioritures, mais sauvé par une affection indéfectible pour les hommes. Il

Né en 1951 dans le comté de Lafayette, Larry Brown s'est mis assez tard à l'écriture bien qu'il ait toujours nourri une passion pour la lecture. Fils de métayer, il connaît une enfance modeste, ne se révèle pas très bon à l'école, aime la vie dans les bois puis exerce tout un tas de métiers, notamment après avoir fait son service dans les Marines entre 1970 et 1972. Cette expérience au plus près des estropiés et mutilés de guerre lui inspirera l'histoire de son premier roman Sale boulot (Dirty Work, 1989). Dès 1973, il travaille en tant que pompier et c'est pendant les heures d'attente qu'il s'entraine à écrire. Il s'exerce sur cinq romans et une centaine de nouvelles avant de publier son premier recueil de textes courts. Facing the Music (1988). Après dix-sept années à éteindre des incendies (un passé qu'il relate dans On Fire, 1995), Brown se donne les chances de devenir auteur à plein temps et enchaîne les récompenses. On parle de lui comme d'une des voix les plus remarquables de la « Grit Literature », celle qui s'intéresse aux difficultés des pauvres Blancs et autres rednecks du Sud des États-Unis. Une des thématiques essentielles de son œuvre reste la douleur sur le plan physique et émotionnel au sein d'un environ-

nement que Larry Brown connaît bien, puisqu'il s'agit de celui où il a grandi. Cela donne une force réaliste à ses récits sauvés de la noirceur absolue par l'humanisme constant qui en ressort et par un sens visuel de la beauté du paysage, tel qu'on le trouve dans Joe, et dans le second volet de ce qui aurait dû être une trilogie sur la famille Jones, Fay (2000). Le troisième devait se consacrer à Calvin, l'enfant abandonné par son père pour quelques pièces d'argent. Malheureusement, Larry Brown décède le 24 novembre 2004, au sommet de son art, après la sortie d'un de ses plus brillants romans, L'Usine à Lapins (2003). Dans Joe, on retrouve la quintessence de son univers littéraire, ces personnages qui évoluent dans un monde moralisé et qui essaient de faire face à des événements difficiles, que certains penseraient insurmontables. Ils sont ces « gens à problèmes » : ceux qui font fuir, irrécupérables. Pourtant, Brown leur donne la parole, même quand il s'agit d'un gars aussi abject que Wade, cynique père de famille, qui offre physiquement sa fille de douze ans à des péquenauds pour qu'il puisse acheter sa gnôle. La force de Larry Brown est avant tout de créer la vie sur la page.



- > LARRY BROWN
- Joe (Gallmeister) (2014)
- > À LIRE AUSSI :
- Larry Brown Fay (Folio) (2008)
- Joe, un film de David Gordon Green, avec Nicolas Cage, Tye Sheridan et Gary Poulter.
   En salles à partir du 30 avril. Distr. Le Pacte.
- > WEB OFFICIEL
- www.gallmeister.fr



#### LARRY BROWN

Joe

(Gallmeister)

ROMAN

Une famille vagabonde sur les routes. Ils s'appellent les Jones et ne possèdent rien. Le vieux Wade est une ordure puante. Sa femme est devenue à moitié folle dès qu'il a vendu un de leur fils pour un peu

d'argent. La petite Dorothy a fait le choix de ne plus parler. Fay n'en peut plus d'être abusée et a des idées de meurtre, alors que Gary se prend des coups en permanence. Malgré ce « mur de néant » qui retient sa famille, ce dernier a la volonté de s'en sortir, trouver du travail, gagner de l'argent. Arrivés au Mississippi, ils s'installent dans une cabane délabrée perdue au fond des bois. Gary arrive à trouver un emploi de journalier où on lui demande d'empoisonner des arbres. Son patron, Joe Ransom, est un ex-taulard qui a la fâcheuse habitude de perdre son sang froid et d'agresser les flics. Il essaie de se ranger, mais a perdu entre temps sa famille de par son comportement. Il voit en ce jeune garçon volontaire et pas aidé par la vie une façon de se racheter et se prend d'affection pour lui. Gary n'a à présent plus qu'une idée en tête : s'acheter le vieux pickup déglingué de Joe, symbole d'une liberté à laquelle il aspire. Sans éducation, illettré, pour lui la survie est une quête quotidienne, alors que son père lui vole chaque pièce gagnée pour assouvir son alcoolisme. Il cherche avant tout la dignité que son environnement et son père en particulier lui interdisent. On pourrait voir dans cet univers à la fois moral et dépravé un certain manichéisme, mais la prose de Larry Brown, où chaque mot est pesé et où chaque scène est magnifiée par une nature décrite avec minutie, sait se faire complexe. Si ce vieux pervers de Wade est présenté comme un être bestial et ignoble, figure maléfique dans un récit portant les couleurs de la pure tradition gothique sudiste, sa dépendance en fait aussi parfois un pantin pathétique. De la même façon, le personnage de Joe n'est pas foncièrement sympathique, c'est un bouseux brutal dont la culture se limite aux armes, aux bastons, aux putes et aux chiens de combat. C'est dans ce petit monde de rednecks. de mobil-homes, de vieux camions et de vices exacerbés par la chaleur que Larry Brown nous invite. Tout y serait d'un noir absolu s'il n'y avait ces liens à la terre et aux animaux, et ce portrait de personnages qui aspirent à autre chose que ce que la vie leur a donné. Et quand les paumés se retrouvent et se serrent les coudes, la puissance émotionnelle du style de Brown est sans faille.

Mäx Lachaud 80%

- www.gallmeister.fr



# POURQUOI RELIRE? "Joe" de Larry Brown Alcool fort et rédemption

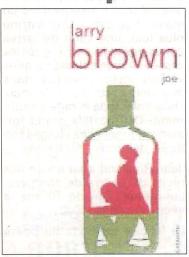
Les éditions Gallmeister publient de petites merveilles. Le mois dernier, le "Joe" de Larry Brown, western moderne arrosé de bourbon, d'abord sorti en 1991 chez Gallimard, était réédité dans la collection Totem.

Joe Ransom est un quadragénaire paumé du Mississippi, qui force en permanence sur la bière, et se bat souvent lorsqu'il est saoul. Ancien taulard, il vit désormais seul avec son chien et travaille avec des Noirs. S'il a divorcé, c'est à cause de l'alcool; et même avec sa fille Theresa, il foire tout.

## L'Amérique vue d'en bas

Un jour, il croise le chemin de Gary, un jeune garçon naïf qui parcourt les routes avec sa famille, traînée dans la misère par son alcoolique de père, un connard fini. Gary est volontaire, travailleur, trop gentil aussi. Joe le prend sous son aile, lui apprend la vie : lui offre son premier verre et sa première fille.

Il voit en ce gamin de quinze ans un moyen de se racheter;



"Joe", par Larry Brown

s'il le sauve de cette situation catastrophique, il sera tranquille avec sa conscience. Ses péchés seront pardonnés. Alors, lorsque les deux personnages se rencontrent, une lueur d'espoir apparaît au milieu des pages, mais on comprend qu'elle s'éteindra vite.

Larry Brown, écrivain américain mort en 2004 d'une crise cardiaque à seulement 53 ans, appartient au mouvement littéraire dit du « réalisme sale ». "Joe" est donc un roman noir,

dépeignant une humanité désenchantée, marginale, qui a touché le fond.

Rien à voir avec le rêve américain. C'est dur, certes, triste, sans pitié, mais c'est ce qui en fait toute la beauté. Sans compter le talent de l'auteur pour la description.

#### Nicolas Cage dans le rôle de Joe

Les mots pour raconter une simple rivière, une forêt dense, ou la sensation horrible de la chaleur harassante nous font voyager sans peine outre-Atlantique. A notre tour, on respire la poussière de cette région mythique des Etats-Unis d'Amérique d'habitude sublimée par les traditionnelles histoires de cow-boys et d'Indiens.

S'il faut le relire, c'est d'abord pour fêter sa réédition, et ensuite sa sortie au cinéma le 30 avril. Nicolas Cage tiendra le rôle principal. On espère que l'adaptation sera à la hauteur du chef d'œuvre littéraire.

#### Barbara VINCHON

Vos réactions sur www.nordlittoral.fr

"Joe", Larry Brown, éd. Gallmeister, 336 pages, 10 euros.